



Le féminisme face aux valeurs éternelles

par Nancy Huston

I. La cuisine

L'autre jour, dans une librairie à Saint-Germain-des-Prés, je feuilletais distraitement un livre qui venait de paraître: *Les Sexes de l'homme*. Un recueil de textes comme on en fait tous les mois en France: un peu de psy, un peu de science, des témoignages personnels, des tables rondes... des mots, quoi, comme d'habitude, me disais-je, beaucoup de mots pour ne rien dire. Et puis, juste avant que d'ennui et d'exaspération je ne referme le livre, mes yeux sont tombés sur la phrase suivante: «Je peux difficilement imaginer ma sexualité autrement que

comme un itinéraire tortueux et ambigu. Elle ne suit pas la ligne droite d'une érection, ni même les grisailles d'une hétérosexualité blessée par le féminisme.» Et, un peu plus loin: «Il (le féminisme) m'a sorti d'une solitude dans laquelle nous sommes tous plus ou moins enfermés.» Ce n'est pas possible, me suis-je dit. Ce n'est pas un Français qui a écrit ça, c'est un Québécois. Je regarde dans la liste des collaborateurs à la fin du livre, et je vois que l'auteur de ces lignes, Marc Chabot, a publié *Chroniques masculines* aux Éditions Pantoute, Québec.

Il y a deux moralités à tirer de cette saynète: la première, c'est que les hommes français ignorent résolument le féminisme, et la seconde c'est que les Françaises (catégorie

dans laquelle, bien que Canadienne de naissance, je m'inclus) ignorent résolument ce qui se passe au Québec. Je parlerai surtout de la première; mais il faut dire à propos de la seconde que le provincialisme est l'un des pire défauts de tous les courants intellectuels français, et les féministes n'y font pas exception: elles témoignent d'un manque d'intérêt presque incroyable pour ce qui se passe ailleurs (sur les plans théorique et juridique, notamment). Même les livres et articles les plus fondamentaux, les plus innovateurs, parus en anglais, allemand, italien ne sont pas traduits, ou s'ils sont traduits ils ne sont pas lus, ou s'ils sont lus ils ne sont pas intégrés, réutilisés: aussi chauvins en matière de nourriture de l'esprit que du corps, les Fran-

çais semblent convaincus que seule la cuisine française est digestible.

Au fond, féministes québécoises et françaises éprouvent les unes pour les autres un sentiment qui ressemble fort à de la pitié. Les Québécoises ont pitié des Françaises parce qu'elles habitent un pays dans lequel les traditions misogynes sont tellement fortes que le mouvement des femmes n'a pu faire que de piètres progrès au cours des années 70, et piétiner depuis. Les Françaises ont pitié des Québécoises parce que, tout en gardant la nostalgie du glorieux héritage intellectuel de l'Hexagone, elles sont infectées par l'idéologie pragmatiste américaine et demeurent donc à un niveau d'analyse théorique d'une naïveté lamentable. Et moi, qui me situe un peu au croisement de ces deux cultures, j'ai parfois envie de me boucher les oreilles pour ne plus avoir à entendre ce dialogue de sourdes. Mais, comme ce que je suis censée faire ici, ce n'est pas me boucher les oreilles mais ouvrir la bouche, j'essayerai - à partir de mon point de vue stratégique - de dire aux Québécoises où en est le féminisme français en ce début de 1986.

II. La mode

D'où est-ce que je tenais la certitude que Marc Chabot n'était pas un Français? Eh bien, tout simplement du fait qu'en France il n'est plus, mais alors plus du tout, à la mode pour un homme de dire qu'il a été influencé par le féminisme, *a fortiori* quant à sa sexualité. Premier point, donc: le féminisme est passé de mode, et comme tout le monde sait, la mode est (comme la cuisine) l'une des valeurs éternelles de la France. Beaucoup d'autres -ismes ont vu leur popularité fléchir à l'orée des années 80: le marxisme, le structuralisme, le gauchisme, le lacanisme... pour ne nommer que ceux-là.

Les journaux «radicaux» sont un bon indice: à la différence de *Mother Jones* aux États-Unis ou du feu *Temps fou* au Québec, *Libération* en France n'estime plus de la moindre utilité de montrer que le féminisme a eu un véritable impact sur les mentalités. C'est *out*: tout juste bon comme objet occasionnel de sarcasmes cinglants. Est *out* en général tout ce qui ressemble de près ou de loin à un moralisme; or, le féminisme en est indiscutablement un. Le seul moralisme qui tienne en ce moment pour des journaux comme *Libé*, c'est l'antiracisme. Ça, c'est valable. Le racisme produit des souffrances respectables; le sexisme, non. Ceci, évidemment, parce que les hommes sont respectables; les femmes, non. Le Pen², c'est dangereux, la porno, non. La loi antiraciste est l'un des acquis les plus précieux de la législation d'après-guerre; la loi antisexiste (bloquée depuis plusieurs années au stade de proposition) est un scandale. Il est donc de bon ton - ça, oui - de traiter les féministes de racistes.

Par exemple, le reportage de *Libé* sur une récente manifestation de femmes contre le viol a transcrit ainsi l'un des slogans scandés: «Qu'il soit Jaune, ou Noir, ou Rouge (ou Blanc - note de la claviste³), un violeur est un violeur», alors que les vraies paroles, répétées très fort et à des milliers de reprises, étaient: «Qu'il soit Jaune, Noir, Bleu-Blanc-

Rouge, un violeur est un violeur», ce qui est quand même mieux enlevé. Juste pour vous donner une idée de l'infinie bienveillance de nos camarades de la presse contestataire...

III. L'humour

Parlant de presse, il faut bien dire que la presse féministe en France est plus que moribonde. Des dizaines de publications ont cessé de paraître: *Histoires d'Elles* (à qui LVR a emprunté le titre de sa rubrique «Journal intime et politique»), *Sorcières*, *La Revue d'en face*, *Le Temps des femmes*, *Femmes en mouvement*, *Pénélope*... L'un après l'autre, les revues et journaux de femmes qui avaient connu une si merveilleuse éclosion au cours des années 70 ont mordu la poussière. Pourquoi? Il est de mise aujourd'hui d'attribuer la faute, directement ou indirectement, à François Mitterrand. Et c'est vrai que, après la victoire des socialistes aux élections présidentielles de mai 1981, un grand nombre de formations marginales ont fait l'expérience de la même (pour employer un mot douteux) débandade. Il ne faut pas oublier que le féminisme en France est né du gauchisme post-68, et non pas (comme le Women's Lib aux États-Unis) du mouvement pour les droits civiques. Et le gauchisme sous un gouvernement de gauche, c'est moins drôle que sous un gouvernement de droite. Or, l'humour est une valeur française presque aussi éternelle que la cuisine et la mode. Dès que Mitterrand a créé le MDR (ministère des Droits de la femme), avec la brave Yvette Roudy à sa tête, le MLF (marque non déposée⁴) a cessé d'être rigolo.

Yvette Roudy est brave parce qu'elle a rédigé, au moins, la proposition de loi antisexiste, parce qu'elle a lancé une grande campagne sur la contraception, parce que son ministère subventionne un nombre considérable d'organismes féministes qui continuent de vivre tant bien que mal (maisons de femmes battues, centres audio-

visuels, centres de recherche et d'information, Festival des films de femmes, Association des femmes journalistes, etc.), parce qu'elle a créé un groupe de travail sur le sexisme dans les manuels scolaires, et parce que, avec toutes les autres femmes ministres, elle a fait irruption dans les assises du Parti socialiste pour protester contre la manière dont la parole des femmes y est baffouée (autre sujet d'hilarité pour *Libé*, bien entendu).

IV. L'amour

Et pourtant, malgré ces efforts louables, chaque année mes étudiantes américaines qui viennent à Paris pour leur «Junior Year Abroad» sont plus incrédules devant l'insistance éhontée des dragueurs dans la rue et plus choquées par la crudité des affiches de cinéma. Alors j'essaie vainement de leur expliquer que la femme-objet est une valeur française inaliénable, au moins aussi éternelle que la cuisine, la mode et l'humour. On peut appeler ça l'Amour, la gauloiserie, le libertinage, l'érotisme noir, les Folies Bergères - peu importe, ça participe d'une institution plus sacrée que l'Église catholique. Cette institution, comme d'autres, a pu se sentir quelque peu ébranlée au cours des années 70; elle s'est fièrement redressée et semble ne plus craindre rien.

V. Quelques bribes d'espoir

Mais tous les symptômes de la maladie mortelle du féminisme que j'ai évoqués jusqu'ici sont des symptômes médiatiques: la presse, la publicité, les discours politiques, les livres. Or, je suis persuadée que plus de choses ont changé chez ceux et celles qui n'ont pas accès à cette parole publique que chez ceux et celles qui l'ont. Je rencontre sans arrêt des gens - depuis les paysannes berrichonnes auprès de qui je passe mes vacances, jusqu'aux badauds qui assistent aux débats du Centre Beaubourg - qui disent avoir été profondément transformés par le féminisme. Les «nouveaux pères», cela existe ici, les nouveaux maris et les nouveaux compagnons aussi; seulement, ils n'osent pas le claironner sur les toits. Il serait dangereux de prendre la France au pied de la lettre et croire que l'image clinquante, toujours-plus-maligne, toujours-plus-cynique qu'elle donne d'elle-même correspond à la réalité.

Du côté des femmes, un travail sérieux et très considérable continue de se mener, dans le quasi-silence laissé par la disparition des revues et des collections «femmes» chez les éditeurs. Le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) subventionne une trentaine de groupes qui poursuivent des travaux portant spécifiquement sur les femmes. Des dizaines de professeures, à Paris et en province, donnent, chacune dans sa discipline, des cours dans une optique féministe. Sur-tout, énormément de femmes qui ne tiennent aucun «discours» se sont senti le droit de ruer dans les brancards, sur leur lieu de travail ou à la maison, grâce à ce qu'elles avaient entendu dire du mouvement des femmes, le droit aussi, et le désir, de se rapprocher d'autres femmes pour en parler, en

COLLECTION PRINTEMPS



121¹
3571 St-Denis, Montréal, 8-45-5606

NOUVELLE COLLECTION
POUR HOMMES

tête-à-tête ou en petits groupes. Et cela est d'une importance proprement inestimable: on ne pourra jamais comptabiliser, transformer en statistiques ces prises de conscience. Elles sont moins tapageuses que les affiches de cinéma, mais il n'est pas sûr que leurs effets à long terme soient moindres.

S'il y a une chose qui inquiète à juste titre les groupes de femmes qui continuent de fonctionner (personnellement, je fréquente *Les Cahiers du GRIF* et «Dialogues de femmes», mais je sais que les mêmes inquiétudes sévissent ailleurs), c'est le *generation gap*. Nous sommes, depuis maintenant plus de quinze ans, peu ou prou *les mêmes* à militer: nos cheveux blanchissent, nos visages se rident, et nous nous demandons comment faire pour assurer la relève. En effet, les jeunes femmes d'aujourd'hui sont préoccupées par d'autres problèmes que nous, jeunes. Leur contraception et leurs avortements sont remboursés par la Sécurité sociale: pourquoi seraient-elles féministes? La crise économique et le chômage frappent indifféremment les hommes et les femmes, non? Comme l'a très bien dit une *teenager* récemment, parlant avec une vieille de la vieille: «Pour nous, il n'y a pas de nous.»

Ça, c'est regrettable, et du reste c'est faux: le chômage ne frappe pas indifféremment les hommes et les femmes, bien sûr. Mais cette petite phrase – il n'y a pas de nous – m'a bien donné à réfléchir. Parce qu'il me semble que l'une des grandes raisons de la dé-

confiture actuelle du féminisme en France, c'est qu'on a vu que nos *nous* à nous étaient parfois bidons. Que des femmes n'avaient aucune envie d'y être incluses et ont refusé de se laisser embarquer dans nos utopies – les prostituées, par exemple (Lyon, 1975), ou les femmes du Tiers-Monde (Nairobi, 1985). Et que même entre féministes ferventes, il y avait des divergences profondes: le beau rêve de la sororité universelle était à peu près aussi irréalisable que celui du prolétariat international. Notre *nous* à nous, donc, n'a pas tenu l'épreuve de la réalité. Mais ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose...

Pas si mauvais de se remettre à réfléchir, plus humblement, plus modestement, à partir de ces *je* extrêmement diverses que nous sommes. De se réunir quand cela est urgent, ou agréable, ou nécessaire, mais sans l'illusion d'un Front uni contre l'ennemi. De remettre en cause certains de nos concepts, tels que *front* et *ennemi*, empruntés à des luttes masculines qui ont toujours exclu les femmes (et bon nombre d'hommes aussi).

On peut appeler cela la mort du féminisme; je préfère l'appeler le recul critique.

Et je conclurai comme j'ai commencé, dans une librairie: à la fin novembre dernier, la défunte librairie de femmes Carabosses renaissait de ses cendres, rachetée par deux

éditrices et rebaptisée Librairie Pluriel. Une véritable foule s'est pressée au vernissage pour fêter l'ouverture: une foule mixte mais plutôt féminine. J'y ai reconnu des dizaines de visages de la belle époque d'avant les socialistes. Et l'amie avec laquelle j'étais m'a dit, avec un malin sourire, en faisant allusion aux résultats prévisibles des élections législatives de mars: «On voit bien que la droite revient, n'est-ce pas?» ✂

Nancy Huston est romancière et essayiste, auteure entre autres de *Mosaïque de la pornographie* (Denoël, 1982) *À l'amour comme à la guerre* (Seuil, 1984) et *Lettres parisiennes* (Barrault, 1986). Albertaine d'origine, elle vit aujourd'hui à Paris.

1/ Publication mensuelle de gauche, publiée à San Francisco, reconnue entre autres pour son approche «journalisme d'enquête».

2/ Jean-Marie Le Pen est le président du Front national, un parti d'extrême-droite français qui obtenait 11% des voix aux élections européennes de 1984.

3/ C'est une tradition à *Libération* que les clivistes, les personnes en charge de la photo-composition, ajoutent leurs commentaires à l'occasion.

4/ En 1980, le groupe Politique et Psychanalyse (Éditions des femmes, etc.) obtenait devant les tribunaux le monopole du sigle MLF.

POURQUOI LES FEMMES ONT-ELLES PLUS ÉCRIT EN 30 ANS QU'EN 30 SIÈCLES?

BENOITE GROULT, écrivaine, reprend la question des femmes à l'occasion d'une série de 3 rencontres le mardi, mercredi et jeudi 25, 26 et 27 mars à 19:30

Frais: 25 \$

Lieu: Université de Montréal Pavillon 3200 Jean-Brillant

PLACE DES FEMMES DANS L'ÉCONOMIE: RECULS OU PROGRÈS?

JEANNINE DAVID-McNEIL, professeure à l'Institut d'économie appliquée, École des Hautes Études Commerciales

ANNETTE MORIN-FORTIER, économiste-conseil, analysent la condition économique des Québécoises à l'occasion d'une série de 3 rencontres les mercredis 2, 9 et 16 avril à 19:30

Frais: 25 \$

Lieu: Université de Montréal Pavillon Central 2900 Chemin de la Tour

On s'inscrit sur place le premier soir Métro Snowdon ou Laurier – autobus 51 – stationnement rue Jean-Brillant près Decelles

Renseignements: 343-6090



Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente



POUR NOTRE BIEN NAÎTRE

ALTERNATIVE NAISSANCE, groupe d'humanisation de la grossesse et de l'accouchement, vient de publier un document de 35 pages d'informations critiques sur l'utilisation et les conséquences de 4 interventions médicales de routine.

Cette brochure est le fruit d'une étroite collaboration entre femmes; mères, accompagnantes à l'hôpital, sages-femmes, médecins et autres consultant(e)s.



Vous pouvez vous procurer une copie de ce document au coût de 5,00\$ (incluant les frais de poste) en écrivant à:

ALTERNATIVE NAISSANCE
3429 De Lorimier
Montréal, P.Q.
H2K 3X5 (514) 521-1360